L.26.

LISEZ

ET

FRÉMISSEZ,

PAR l'Auteur d'*Ouvrez les yeux*, de *bon Dieu! que les Français so t bêtes*, &c.

BRAVES soldats, citoyens généreux, vous vous êtes couverts de gloire à Versailles ; le roi, la reine, le dauphin vous doivent la vie, qu'un prince aveugle, ambitieux, et qui nous a trompés, tendoit à leur ravir. C'est vous qui arrêtâtes la fureur, la rage et la férocité d'une troupe de brigands forcenés, salariés par des monstres pour commettre le plus affreux des crimes, (un régicide). C'est à votre courage et à votre générosité que doivent la conservation de leurs jours, ces intrépides guerriers qui environnoient le trône; c'est au péril de la vie que vous les arrachâtes des mains de ces barba es cannibales, de ces tygres altérés de crimes et de sang. C'est vous qui veillez encore jour et nuit autour d'un roi cheri, l'objet de notre amour et de notre vénération; d'une reine dont nous ne saurion

Coll FRC 5043

M+W 8948

trop admirer la vertu, le courage et la fermeté au milieu des dangers et sous les traits des calomnies les plus noires et les plus révoltantes, qu'un sujet à jamais exécrable n'a cessé de faire répandre contre elle à force d'argent; d'un dauphin, tendre objet de nos sollicitudes et de nos espérances.

Vous avez beaucoup fait, sans doute; mais êtes-vous au bout de la glorieuse carriere où vous avez eu le courage d'entrer? Non, braves concitoyens, non, vous n'avez pas fini de la parcourir; si vous avez sauvé la vie de votre roi, vous ne l'avez pas délivré des mains de ses persécuteurs, il gémit encore dans les fers, et court toujours les mêmes risques. Songez que la France, l'Europe, l'univers, les yeux fixés sur vous, attendent avec impatience que vous mettiez le comble à votre gloire; vous leur devez; vous devez à vous-mêmes, à vos épouses, vos enfans, vos familles, vos concitoyens, un exemple frappant de justice, en rétablissant sur son trône, celui qui *ne respira que pour faire notre bonheur.* Ne voyez-vous donc pas que des ennemis ne bouleversent le royaume que pour faire périr les Bourbons, et asseoir un monstre sur leur trône? En ce cas, d'où peut venir cet étrange aveuglement? Que la vue de l'or ofusque les yeux d'un homme sans honneur, il n'y a là rien de surprenant: mais supposer une pareille bassesse dans un citoyen honnête, le soupçon seul deviendroit un crime de lèse-Français. Tout le monde peut se laisser tromper; et pour l'ordinaire, ce sont les cœurs nobles,

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

francs et sinceres qui le sont les premiers ; mais leur erreur n'a qu'un tems, et les fourbes qui en ont abusé, deviennent tôt ou tard, victime de leur duplicité ; le masque tombe, le scélérat reste, et il est puni. Il est tems, et plus que tems, que le funeste bandeau soit déchiré ; les réflexions suivantes que je vous prie de lire attentivement et sans partialité, ne pourront manquer d'y contribuer.

Premiere Réflexion.

Versailles, Paris, les Provinces, l'Europe ont unanimement rendu justice à notre bravoure et au zele vraiment patriotique dont nous avons donné des preuves non équivoques les 5 et 6 octobre 1789. Le roi, toute la famille royale, et les gardes-du-corps, arrachés au carnage ; les brigands forcés de se retirer ; le calme et l'ordre rétablis dans le palais de S. M., et dans Versailles, sont autant de faits qui parlent en notre faveur, et sont des preuves incontestables de ce que nous pouvons et savons faire dans l'occasion.

Dites-moi, chers et braves concitoyens, pourquoi, nous qui fûmes si formidables à Versailles à ces brigands, ne le fûmes-nous pas à leurs instigateurs ? Pourquoi, à Paris, dans nos foyers mêmes, nous laissons-nous dominer par les uns et par les autres ? quoi ! nous redouterions ici ces lâches assassins, salariés jadis par Necker et Orléans, aujourd'hui par Orléans et l'assemblée, et guidés par Mirabeau, Lameth, Barnave et autres !

Ignorons-nous que les fauxbourgs, dont se sont éloignés en grande partie les malfaiteurs, ne sont plus composés que de bons citoyens, qui, ayant enfin ouvert les yeux, et s'appercevant qu'ils ont été grossiérement trompés par les fausses promesses de l'assemblée, sont revenus de leurs erreurs, et ne demandent pas mieux que de nous aider à sortir de la misere et de l'esclavage, où, sous prétexte de liberté, nous réduit cette funeste assemblée.

Seconde réflexion.

D'où vient que sous les yeux d'un roi bienfaisant, qui mérite, à tant de titre, toute notre affection, nous souffrons qu'une assemblée composée de ses assassins, qui a l'audace de se dire nationale, le dépouille de tous les droits de la souveraineté, et se les attribue, non-seulement sans le vœu, mais même contre les ordres formels et les droits de la nation, qu'elle ne cesse de trahir, et qu'elle trompe encore en expédiant dans les provinces, sous le nom de missionnaires de la liberté, des perturbateurs du repos public? D'où vient que nous souffrons qu'elle prive notre bon roi de son autorité pour en revêtir cette sequelle d'avocats, de procureurs, de renégats? N'est-ce pas nous priver du bien que nous n'avions qu'à espérer de ce pere du peuple, pour nous livrer à la merci des êtres les plus vils et les plus dangereux? Nous ne nous sommes donc couverts de gloire que pour tomber dans l'ignominie et le mépris de tout être qui pense et réfléchit.

Troisieme Réflexion.

D'où vient que nous permettons à cette monstrueuse assemblée, composée en grande partie d'hommes corrompus, salariés par les ennemis du dehors et du dedans, sans foi, sans loix, sans religion, sans honneur, sans patriotisme, hypocrites, fourbes, séducteurs, guidés par leur seul intérêt, auquel ils sacrifient nous et toute la France entiere, de ruiner Paris et les provinces par un déluge de décrets violens, injustes, impolitiques, illégaux, contre lesquels réclament les bons patriotes? Décrets destructeurs, qui enlevent à ceux qui ont, sans soulager ceux qui n'ont pas; qui attaquent impudemment tous les états, et qui finiront par réduire à la derniere misere, nous, nos femmes et nos enfans? D'où vient que nous recevons avec enthousiasme ces matériaux de notre ruine? Quelle peut être la cause de cet aveuglement inconcevable, ou de cette insouciance criminelle dans laquelle nous semblons plongés? notre salut, celui du roi et de tout le royaume, nous appellent; réveillons-nous, citoyens braves et vertueux, arrêtons le cours des maux qu'a fait l'assemblée, et ceux dont elle menace encore; délivrons le peu qui nous reste des griffes de ces harpies qui dévorent tout, et s'engraissent du sang du pauvre et du malheureux, en l'éblouissant par l'éloquence incendiaire qu'elles débitent dans leur tribune et leurs écrits. Semblables aux filoux qui profitent de l'attention du spec-

tateur pour le voler, ils profitent de notre délire pour nous trahir : un seul mot suffit, et nous dévoilerons leurs trames, et nous nous convaincrons de leurs attentats : saisissons leurs personnes, leurs papiers, leurs correspondance, et faisons-leur rendre compte de toute leur conduite : protestons contre tous leurs décrets, sauf à accepter ceux que la majorité de la nation a sanctionné, suivant nos cahiers et ceux de toutes les provinces.

Quatrieme Réflexion.

D'où vient sommes-nous devenus militaires ? d'où vient portons-nous un uniforme qui nous honore, & que nous avons honoré par notre bravoure ? à quoi bon cette cocarde des trois couleurs que l'on nous force de porter, & qui n'est que le signe de la réunion des loges maçoniques, avec celle de rose-croix, *ou loge rouge*, qui ne respire que le sang & la destruction des rois ? Est-ce pour nous forcer à nous faire regarder complice d'un crime que nous avons évité ? à quoi bon ces fusils, ces sabres que nous nous faisons une gloire de porter ? est-ce pour soutenir ces prétendus législateurs d'une nation qui les désavoue, les méprise, les renie et les abhorre avec raison ? est-ce pour nous avilir en les gardant dans le manege ? quelle honte pour nous d'être les témoins des horreurs qui se passent dans leurs séances, et les appuis de notre perte qui s'y opere ! est-il aucun de nous qui ne soit scandalisé d'entendre les cris, les hurlemens, les injures,

les menaces de cette troupe de forcenés qui se qualifient de sages? Si des scenes aussi scandaleuses se passoient dans les cabarets, bouchons ou tabagies, vous y accouriez aussi-tôt pour y mettre le hola, et conduire les plus mutins en prison. Pourquoi donc cette différence dans votre conduite? ce qui est mal en lui-même, est mal par-tout, et nul n'a le droit de le faire impunément. Pénétrez dans les ténébres dont ces misérables s'enveloppent, vous ne pouvez vous y refuser sans être homicides de vous-mêmes, et de tout ce que vous avez de cher et de sacré. Instruisez-vous, et réfléchissez sur leurs actes iniques; lisez les plaintes formées contre eux, les avertissemens et les instructions qui vous sont donnés de toutes parts, et comparez la pureté du patriotisme, l'amour sincere de la religion et de notre bon roi qu'ils inspirent avec les sentimens que feront naître en vous la connoissance des forfaits de ces soi-disans honorables membres. Alors confus de ne vous être armés que pour favoriser leurs atrocités, et les brigands par lesquels ils manipulent votre destruction, vous ferez usage de ces mêmes armes, pour punir ces scélérats, et rétablir sur son trône, un roi si digne de l'occuper et de faire votre bonheur.

Cinquieme Réflexion.

D'où vient qu'au lieu d'une assemblée nationale, Paris s'en trouve farcie, ainsi que les provinces? que signifient ces clubs des ja-

cobins, de quatre ving-neuf, des patriotes, des Français, des impartiaux, de francs-maçons, de propagande, etc. etc. braves concitoyens, il est bien temps d'ouvrir les yeux. Que prétendent toutes ces assemblées, formées en grande partie d'êtres inconnus? quel peut-être leur but? à qui ou à quoi en veulent-ils? Ah! mes amis, mes freres, il est instant d'éclairer leurs démarches. Si nous n'y prenons garde, nous finirons par être leurs victimes. Je ne suis pas initié dans leurs mysteres; mais j'en sais assez pour vous prévenir que le système de ces diverses sociétés en général, à quelque différence près dans la route qu'elles tiennent, est de détruire la religion et la monarchie; de créer quatre-vingt-trois républiques; à la place d'un roi, de nommer un stadthouder ou un régent; le désigné pour cette place est le trop fameux duc d'Orléans. Mais que faire de notre bon roi? belle demande! on n'a pu encore s'en défaire, à Versailles, grace à notre amour et à notre zele; mais l'assemblée qui, *par notre faute*, augmente en force, en hardiesse et en audace que rien n'égale, ne manquera pas de moyens d'effectuer ces desseins manqués les 5 et 6 octobre 1789, & ils sont définitivement arrêtés aux jacobins et à la propagande. Cependant, il paroît que le duc n'est flatté de cette promesse par l'assemblée, que pour être à son tour également sacrifié, quand elle n'aura plus besoin de lui.

En voulez-vous la preuve. Chez nous, le clergé et la noblesse, la religion et l'honneur étoient les soutiens et les colonnes du trône;

ces colonnes une fois renversées, il faut de toute nécessité que l'édifice croule. Les imposteurs, qui nous maîtrisent despotiquement, *parce que nous n'avons pas voulu éclairer leurs démarches, & que trompés jusqu'à présent, nous avons applaudi aux excès monstrueux auxquels ils se sont livrés*, ont senti l'impossibilité de réussir dans leurs téméraires et exécrables projets si les colonnes subsistoient; il ont donc commencé à les miner, *et nous les avons laissé faire*; ils ont jetté de la poudre aux yeux du peuple, *& celui-ci les a autorisés*; ils ont eu recours au mensonge, aux faussetés, à la calomnie, aux journaux les plus incendiaires et les plus scandaleux, aux caricatures les plus indécentes, aux accusations les plus atroces aux contes les plus ridicules; et après avoir ainsi trompé le peuple, après avoir par-là métamorphosé sa douceur en rage, sa bonté en fureur, et lui avoir mis le poignard à la main, ils ont pensé pouvoir attaquer ouvertement ces soutiens du trône, sans que le peuple s'apperçoive de leurs projets destructeurs, et sans qu'il soit possible de les lui faire appercevoir.

Réfléchissez sans partialité, chers concitoyens, braves camarades. Déjà le clergé n'est plus. Evêchés, abbayes, cures, séminaires, chapitres, hôpitaux, maisons d'éducation, communautés, couvents, tout est aboli. Bénéfices, rentes, biens-fonds, propriétés, rien n'a pu résister à la rapacité de ces vampires. Comment se perpétueront les ministres sans moyens? Comment se soutien-

dra la religion sans ministres ? Eh ! que l'on ne nous dise pas que la nation pourvoira aux frais du culte ; la nation, n'est-ce pas nous ? C'est donc à nous que l'on aura recours. Que d'impôts nouveaux accumulés sur nos têtes ! La religion ne nous coûtoit rien, il nous faudra donc la soutenir. Quelle dépense ! ou bien l'abandonner. Quelle horreur ! voilà le système de nos vertueux législateurs. Ils ont encore un moyen certain de détruire cette religion sainte qu'ils abhorrent, que nous nous obstinons à ne pas appercevoir dans les élections d'évêques et de curés faites par la cabale, l'intrigue, à prix d'argent, de personnes corrompues, d'athées, d'impies.

La noblesse est écrasée, anéantie, hors d'état de rien entreprendre pour le bien du pauvre et de l'artisan, encore moins pour l'honneur et l'appui du trône. Comment les gentilhommes se soutiendront-ils dans le service, est-ce aussi la nation qui devra fournir à leur dépense à la guerre ? en vérité, il faut convenir que nous avons été bien aveugles.

Voilà donc les deux colonnes renversées ; et qui soutiendra la monarchie chancelante, que son propre poids maintient encore ? ah ! mes chers concitoyens, si je pouvois faire passer dans vos veines le sang qui circule dans les miennes, notre bien-aimé Louis seroit bientôt rétabli dans ses droits. Mais excusez l'ardeur qui m'emporte ; votre zele est connu ; ouvrez seulement les yeux, et nous sommes tous sauvés, et Louis remonte sur son trône ; car les scélérats vous crai-

gnent, et n'avancent qu'en tremblant. Cependant, hâtons-nous de mettre la main à l'œuvre, parce que voulant anéantir et la religion et la monarchie, ils ne marchent pas moins à grands pas vers la réussite de leurs desseins dont la promptitude fait leur sûreté. Ils nous craignent ; eh ! s'ils ne nous craignoient pas, nous flatteroient-ils ? écoutez ce fait, qui est authentique. Un quidam du club des jacobins, enchanté de leur réussite, mais appréhendant encore, disoit : *tout va bien ; mais je crains le retour du peuple. Le peuple*, répond aussi-tôt Mirabeau, *eſt aveugle, on le mene comme on veut : sa force est grande, à la vérité ; mais rien de plus aiſé que de l'affoiblir. On l'amadoue donc avec des promesses, on l'écrase d'impôts, & on le charge de façon qu'il ne peut faire usage de sa force.* L'indignation me saisit, et si je ne me fusse contenu, je lui aurois fendu la tête en deux avec mon sabre. Nous ne devons pas douter de ces intentions, etc. Les décrets qui viennent d'être lancés, manifestent bien notre esclavage, et qu'on veut nous mettre dans le cas de ne pas remuer. Que signifient ces décrets sur l'industrie, les loyers, les boissons, le mobilier des bibliotheques, et ces visites dans nos maisons, nos atteliers, etc. Ne voyons-nous pas que tous le monde va vendre ses meubles, ses glaces, ses boiseries, ses livres, et n'en achetera pas, pour ne pas payer les impôts ? ne voyons-nous pas que nous ruinons tous les ouvriers de tout genre du fauxbourg S.-Antoine, et que les maîtres ruinés eux-mêmes et n'ayant plus de consommation, ne

pourront plus faire travailler ? ne voyons-nous pas que l'impôt sur les bibliotheques, ne tente qu'à anéantir les moyens de s'instruire, à priver les ouvriers imprimeurs d'une existence qui soutenoit leurs familles ? ne voyons-nous pas enfin, que notre protection aux actions de ces scélérats, nous rend coupables envers les provinces, qui nous le reprocheront un jour, et qui pourront s'en venger, en nous privant de nous faire passer des fonds pour payer nos rentes sur l'état, tandis que nous avions le trésor dans la capitale, et qu'elles avoient recours à nous ? dormirons-nous toujours ? rien ne sera-t-il capable de nous réveiller ? ne nous appercevrons-nous de notre ineptie, que quand il n'en sera plus tems ?

Sixieme Réflexion.

Chers concitoyens, nous avons femmes à entretenir, enfans à nourrir, loyers, commis, ouvriers, valets ou servantes à payer, arts et métiers à exercer, boutiques, atteliers à gouverner ; nous avons fenêtres pour y voir, chaises pour nous asseoir, lits pour nous reposer des fatigues du jour, tables pour manger, armoires pour notre linge, habits pour nous vêtir, etc. etc. Il faudra que tout cela paye, et si on refuse, frais sur frais, prison, enlévement du peu qui nous reste, nous attendent ; assemblée, commune, municipalité, Bailly, tous ces tyrans seront à nos trousses. La plus grande partie des membres des districts ou sections, élus à prix d'argent, et vendus

à l'iniquité, ne s'y opposeront pas, et ne feront même aucune remontrance. En ce cas, plutôt que de coopérer lâchement à former les fers qui doivent nous enchaîner, quittons l'uniforme, et mettons bas les armes ; mais non, nous avons la force en main, profitons-en pour remettre le roi sur son trône ; qu'il reprenne le timon du gouvernement, et qu'il nous donne une constitution conforme aux doléances que nous et les provinces avons déposées aux pieds de sa justice, par les mains infideles de nos députés. Si nos commandans se refusent à nos désirs, et je doute qu'ils y adherent, puisque, contre toutes les règles de leur devoir, la plupart fréquentent les clubs, les soutiennent et les protégent ; alors adressons-nous au roi, à ce roi notre maître et notre ami, demandons-lui de nouveaux commandans ; et conjurons-le de dissoudre une assemblée, qui, depuis qu'elle s'est rendue constituante, n'a cessé de combler le royaume de maux et de malheurs, dont nous sommes témoins et victimes.

Septieme Réflexion.

Chers camarades, aveuglé dès l'origine de la révolution, je l'admirois et la bénissois. Avant le 5 octobre 1789, j'étois dans la méfiance ; et depuis cette époque, je ne l'ai plus regardée que comme un tissu de crimes et d'attentats horribles. Faites-vous les mêmes questions que je me suis faites ; elles m'ont conduit à la découverte de la vérité. Je me suis dit :

si l'assemblée avoit intention de détruire la religion, la monarchie, le roi et la famille royale, que devoit-elle faire ?

Si Necker avoit intention de se faire doge de France, d'y introduire ses principes, de nous gruger, de nous sucer, de nous piller, que devoit-il faire ?

Si le duc d'Orléans avoit envie de monter sur le trône, que devoit-il faire ?

Tenir la conduite qu'ont tenu l'assemblée, Necker et d'Orléans, et qu'ils tiennent encore.

Huitieme et derniere Réflexion.

Braves concitoyens, nous sommes Français, et nous en faisons gloire. La France est une monarchie ; elle a toujours été gouvernée par des rois ; c'est sous eux qu'ont vécu nos peres. Nous vivons sous Louis XVI, l'un des meilleurs, des plus justes et des plus sensibles qui ayent existé ; aimons-le donc, servons-le, et s'il le faut, versons pour lui notre sang ; c'est l'exemple que nous ont donné de tout tems les vrais Français ; ceux qui ont combattu contre leur prince, n'ont été que des ingrats, des traîtres, voué à l'exécration des siecles.

Nous sommes catholiques, apostoliques et romains ; cela a toujours été, et c'est encore la religion du vrai Français ; nos peres l'ont pratiquée et reconnue l'unique vraie, constitutionnelle, et la seule qui mérite le culte public. Ceux qui ont le malheur de s'en séparer sont des apostats fort à plaindre, par

conséquent, puisqu'ils ont renoncé à la vérité qui n'est qu'une, pour suivre l'erreur, soyons, mes freres, des fervens adorateurs du seigneur, des fideles enfans de l'église, des fermes soutiens d'une religion sainte et consolante; qu'aujourd'hui, le judaïsme, le calvinisme, le libertinage réunis à l'impiété de la philosophie, ne cessent d'attaquer avec une fureur que l'enfer seul peut inspirer : si pour la soutenir il faut souffrir la mort, et verser jusqu'à la derniere goutte de notre sang, nous nous comporterons en bons Français, en zelés chrétiens, et nous sauverons notre bon roi, Paris & le royaume.

Votre concitoyen, garde national et bourgeois de la ville de Paris.

Adresse aux honorables districts.

Messieurs, nous sommes vos freres et vos amis, nous ne devons faire qu'un cœur et qu'une âme. Citoyens, vous devez vouloir le bien de votre ville; freres, celui les uns des autres; sujets, celui de notre roi; Français, celui du royaume; catholiques, celui de la religion de nos peres; quiconque penseroit autrement seroit traître ou renégat, ou malheureusement élevé dans l'erreur. Ne m'en croyez pas sur ma parole, j'y consens; mais jugez-en par vos yeux : l'assemblée, qui se dit nationale, nous ruine, et se prépare à détruire Paris par ses désastreux décrets : animée de l'esprit de corruption, l'intérêt par-

666

ticulier des individus qui la compose, est le fanal qui la guide, et le mobile qui la fait agir. Elle ne cesse, depuis dix-huit mois, de nous tourmenter, de tout brouiller, tout bouleverser, tout anéantir, tout appauvrir, et de forger des fers pour nous enchaîner honteusement. Quand le salut général vous réveillera-t-il ? quand jugerez-vous à propos de mettre fin aux horreurs et aux monstruosités dont vous êtes témoins et victimes ? La chose ne dépend que de vous ; vous nous trouverez prêts à vous seconder en tout ce que vous reconnoîtrez juste. Il est plus que tems que nos maux finissent. Le renvoi de l'assemblée, demandé au roi avec instance, et appuyé par votre vœu, sera le remede efficace. Paris et le royaume vous devront leur salut.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

MESSIEURS,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur A....., garde national et bourgeois de Paris.

Paris, le 5 novembre 1790.

FIN.